

Babette Delamarre - Laury Versin
Raymond Prunier - Renaud Cousin - Mariel Hennequin

Pour un Printemps cadenassé



Mars 2020, Musée Jeanne d'Aboville

Les textes et poésies reproduits dans cet ouvrage sont issus du parcours poétique réalisé au musée Jeanne d'Aboville de La Fère dans le cadre du Printemps des Poètes 2020. Ils sont présentés dans l'ordre où ils apparaissaient durant la visite du musée.

Suite à la crise sanitaire du coronavirus, le musée a fermé ses portes au public le 16 mars 2020 pour une durée indéterminée, enfermant les poèmes dans ses murs. Cet ouvrage est l'occasion de faire vivre l'événement au-delà des portes closes et des masques de protection, j'espère que le public y sera sensible.

Merci aux poétesses et poètes qui ont contribué à ce projet en confrontant leur regard et leur sensibilité sur la Collection du musée : Babette Delamarre, Laury Versin, Raymond Prunier et Renaud Cousin.

Je vous laisse à présent découvrir les chansons de ce Printemps cadennassé...

Mariel Hennequin, le guide du musée



Vierge de Lait, peintre flamand du XVe siècle

pauvre misère du siècle exaspéré
guerres pillages famines pestes
outrages innombrables aux échos fracassants
on brûle des villages aux toits de paille
cette impression que le soleil ne paraît plus
que la terre dévastée remet ses beautés à demain

pauvre misère à l'intérieur des crânes
religion minimale de l'allaitement grave
Marie a trois siècles mais elle ne sourit pas
paupières baissées l'espérance est là-haut avec les anges
et dans l'acte le plus émouvant - nourrir de son sein -
c'est à la mort de cet enfant qu'elle songe

pauvre misère de la peinture sur bois
- la toile ce sera pour plus tard -
une planche arrachée au premier arbre venu
fera l'affaire pour figurer la détresse
l'enfant paraît un peu monstrueux
il est improbable et pour tout dire imaginaire

pauvre misère de ce temps si lointain
où il fallait faire croire à la mamelle
à la religion qui abreuve contre la vie sur terre
les plis de luxe les broderies rêveuses
nous aussi enfants avons été nourris à ce vaste rêve
l'allaité était impossible à peindre puisque c'était nous

Pauvre misère déjà croisée dans l'avenue
ce mendiant qui appelle au secours
je peux donner - je pourrais - je suis riche
ce que disent les superbes ornements de Madone
charité est allaiter et son visage inaltéré
est un appel qui dit donne donne donne

pauvre misère de nos propres existences
depuis ce temps où nous bûmes le blanc liquide
notre mère songeait là derrière au long cours de la vie
se réjouissant de l'instant chaleureux par tout le corps
premiers pas pourtant vers la tragédie de l'horizon
il allait falloir faire comme elle et créer créer créer

poèmes romans tableaux statues chants danses

Raymond Prunier



Intérieur d'église aux moines, Emmanuel de Witte

La ceinte église

L'église résonnait d'un millier de rumeurs :
Messes basses, grands cris, urbanités, humeurs.

« Monsieur, je certifie qu'il était impossible
De baptiser l'enfant avant cette heure horrible !
- C'est par ces manquements qu'on entache la foi !
Mon nom est désormais au registre d'En-bas
Tout en lettre de feu, et mon tout petit brûle
Au milieu des damnés, Barabbas ou Hercule !
- Dieu a plus de pitié que vous ne le croyez,
Et je Le vois fort mal pour ce petit noyé
Réclamer les ardeurs des flammes infernales !
Tout au plus voudra-t-il sécher ses membres pâles.
- Je n'ai plus que ce chien pour seconder mes jours,
Car Votre Dieu m'a pris mes deux plus chers amours !
- Pensez que ces amours en quittant cette terre
Ont rejoint le giron d'un affectueux Père. »

« Je me jette à vos pieds ! Ayez pitié Seigneur
De l'humaine faiblesse et du pauvre pécheur !
J'ai porté ce matin le regard de l'envie.
Pourquoi faut-il qu'un corps loin de vous me dévie ?
Supprimez ces pensées, ces charmes féminins
Qui me tournent les yeux vers le mauvais chemin !
Pour punir ces pensées qui dans mon coeur s'immiscent,
Je porterai ce soir le plus lourd des cilices ;
Ainsi par la douleur, je redeviendrai pur
Et je pourrai prétendre à Votre bel azur. »

« C'est un jeune novice qui commit, mon père,
Ce très coupable oubli durant la nuit dernière.

L'affaire m'a frappé et je m'en suis saisi ;
Il l'a d'ailleurs payé pendant toute la nuit.
- Frère Alphonse est-ce assez ? Il faut être sévère
Pour que l'âme perdue revienne vers le Père.
Chez moi il recevra une autre punition :
Un fouet, quelques liens et des genuflexions. »

« Seigneur, quelques piécettes pour mon infortune !
Ma présence est pour vous une chance opportune
De faire pardonner vos plus affreux péchés.
- Je n'en ai point le temps. Je dois me dépêcher.
- Il faudrait être né au milieu de la faune
Pour refuser au pauvre une petite aumône !
- Vos paroles font mouche et je suis généreux :
Voilà deux sous mon brave et soyez bienheureux ! »

« Mon Père, pardonnez le péché d'être femme,
Et ne nous vouez pas aux éternelles flammes.
Nous n'avons rien commis de mal ces derniers temps,
Exception pour Albine, qui vient d'être maman.
Nous l'avons assistée lors de la mise au monde.
L'enfant, pardon Seigneur, s'appellera Raymonde. »

« Je ne pardonne pas ce ténébreux Seigneur
Qui, en se retirant, a prouvé son erreur !
Vous pouvez dévoiler des trésors rhétoriques ;
Moi, j'abjure en mon coeur ces jugements iniques !
Je vivrai en païen et irai aux Enfers,
Sans un oeil pour celui qui gouverne les airs,
Retrouver mon enfant et retrouver sa mère
Dans l'humaine chaleur du Royaume sous terre ! »

Renaud Cousin



Panier de prunes, Pierre Dupuis

des prunes ! Le peintre en a demandé un plein panier
on les dispose, on les choisit, on les hume
pour les laisser posées sous une branche cassée
leur réceptacle abandonné sur le drap de velours vert
on se demande quel plat le peintre exigera de sa cuisinière
mais celui ci sans mot dire froisse la nappe
au bord de la table pose les prunes et leur réceptacle
dispose là son chevalet, sa palette et ses pinceaux
et du panier s'en va faire un tableau

Mariel Hennequin



Détail du *Panier de prunes*, Pierre Dupuis

sensualité folle des fruits encore tièdes
soleils mauves de l'automne proche
chair entourée de peau lie de vin
la vie respire
prestige de la pruine protectrice – brouillard finement
brodé -
on voit les gestes qu'il fallut faire pour collecter ces fins
bijoux
prunes tassées sans trop
bousculées au hasard du bout des doigts
comme on sème
il semble que l'on devine du cueilleur l'empreinte digitale
sa vie ma vie
le peintre a laissé les brindilles cassées
sorte de coiffe de l'instant
virgules qui désignent l'horloge
une minute plus tard elles eussent été différentes
pointes retenues de ce moment précis
seconde portée au pinacle des yeux
non l'immobile n'est décidément pas le fait des fruits
ils ont la bougeotte de la vie appétissante
à leur seule vue les belles éclatent au palais du gourmand
or je songe malheur
que des phalanges vont affreusement les déchirer
puis soudain
mon regard est arrêté par l'osier prison
qui les contraint
on avait la nature cueillie au contenu

voici la culture élaborée au contenant
ce corset de bois féroce et sec
inventive raison de l'éternel esprit es-tu là
alignement des tiges et tressage virulent
le déversement de la chair s'étrangle
sous la paume des barreaux rigoureux
fabuleux osier au travail trop humain
contre la chair des prunes élaborée des saisons
deux mondes raison humaine et production naturelle
je gage que cette rencontre est l'histoire de notre monde
d'un côté le calcul du panier joue sa basse continue
tandis que le cueilleur chanteur négligent et lyrique
entasse sans vergogne
les fruits et les feuilles
autant de notes jouées sur le clavier septembre
et c'est l'ensemble qui fait le chant
à tout prendre ce tableau n'a rien d'une nature morte
c'est la vie en toutes saisons
et l'exploit sans pareil signé Pierre Dupuis

Raymond Prunier



Mors Omnia Vincit, Mathias Withoos

il a fait un chaos du désespoir qu'il a accumulé,
mais, en se renversant, celui-ci s'est miraculeusement ordonné
et la Mort, par saillies successives, déborde de vie
monde animé qui folâtre sur les crânes et les os
oeil éteint de Sénèque pour lequel bouboule le hibou
défiant crânement les monstres de la Nuit, au loup !
cette vie grouillante au seuil de la pénombre se fige
comme le pêcheur face à l'arbre pourrissant pris de vertige
le champignon se brise, le livre se froisse, la lampe s'éteint
mais ce n'est pas encore la Mort, seulement la Nuit qui vient

Mariel Hennequin



La vente des poissons, Salomon van Ruysdael

Il y a un ciel bleu de lessive
Les nuages sont de grands draps qui s'étendent
Le lac immobile de froid et sa rive
Accueille à ses abords gelés de joyeuses bandes

Il y a ce patineur qui danse
Loin de la criée où se vend âprement le poisson
Car de la rivière sort la pitance
Qui au Carême fera repentance de glouton

Il y a des dames sur des traîneaux
Glissant souplement sur la glace et les coeurs
Avant de retrouver les braseros
Où réchauffer leurs doigts bagués dans la rumeur

Il y a les clochers lointains perdus dans la brume
Les arbres noirs en doigt d'honneur
Dont les branches sont oiseau sans plume
Le bois durci par l'Hiver – ou la rancoeur –

Il y a là un défi farouche à la morte-saison
La rive qui rit grouillante
Se moquant du ciel, de son infini trop long
La Vie – parfois – semble malséante

Mariel Hennequin



Intérieur de forêt, Alexander Keirinckx

le poète peintre est assis là infime
il nous a vus
nous accueille au beau milieu
je suis sûr que c'est moi
je me perds aux ramures
englouti sous la masse géante
d'un arbre somme toute imaginaire
inquiétante étrangeté des feuilles
qui forment une nuit en plein jour
je tente sur le papier
de transcrire le secret murmuré
par ce fatras surabondant de branches
je suis installé sur un arbre arraché
je vois qu'à ma gauche le peintre qui voit tout
a pris soin de présenter des arbres neufs
si bien que toujours je suis ramené
au vieux tronc torturé noirci des ans
qui couve avec ferveur sa grotte ombreuse
ouvrant sur des lointains qui filent limpides là-bas
ah oui je dois bien le reconnaître
c'est à peine vrai
on est au théâtre de verdure bien sûr
je note à quelques pas un autre acteur
on peut dialoguer bonjour bonjour

mais non la loi du théâtre est au silence
c'est un décor pour imaginaire grandiose
majesté feinte inventée par le petit homme central
c'est moi
c'est toi le curieux visiteur
c'est le peintre source de l'oeuvre
et l'intérieur de la forêt
n'est que l'image transposée de son regard
qui aspire à la quiétude parfaite
des inventions vraies follement fictives
issues de sa propre nuit intérieure

Raymond Prunier



**Personnages à l'orée d'un bois,
Isaack van Oosten**

Les nuages gris ne sont que feuilles froissées
avant de réussir un bleu azur
Geste de feinte facilité

Les oiseaux sont des croix noires
qu'on a lancées vers les cieux
Un jour ils retomberont

Au satin des gazons tendres répond
la poudre brune du chemin
Harmonie des gammes, harmonie des âmes

Les petites gens qui traversent le paysage
vaquant à leurs travaux nous ignorent
Fausse douceur campagnarde

Mariel Hennequin



Allégorie de la Charité, Padovanino

Mère veilleuse

Dans la chaleur du foyer sombre
L'oeil brillant
La mère veille
Elle maintient en équilibre
L'enfant qui veut voir le monde
Sa main ferme ne l'abandonnera pas
Le portant sur ses épaules
Elle sait qu'il voit plus loin qu'elle
Et ne s'en inquiète pas
La mère veille aussi
Sur celui qu'elle porte contre son sein
Elle le nourrit encore
Du nectar de ses entrailles
Sans savoir si demain
Il la remerciera
C'est grâce à elle qu'ils vivent
C'est pour eux qu'elle est là
Et elle le restera
Si dans cette relation
Elle ne s'oublie pas

Laury Versin



Monuments en ruine, Francesco Albotto

Le palais et le temps

Un palais tout de marbre à l'orgueil sans pareil
Resplendissait d'éclat sous le rayon vermeil
Du passager Phébus. Il disait au village :
« Regarde-toi, mesure, tu as beaucoup trop d'âge :
Ta toiture s'effondre et ton mur écroulé
Demande encore à l'homme à être réparé.
Et toi, ma jeune église, encore il me rappelle
L'époque glorieuse où un millier de pelles
Te creusaient un berceau. Tu tétas le mortier
Avec avidité ! Maintenant vois tes pieds
Que la végétation a gagné comme un miasme ;
Et ce carreau cassé qui te donne de l'asthme ! »

Le palais, tous les jours, raillait les bâtiments.
« Je suis là de toujours et éternellement. »
Ne manquant d'observer tout ce qui chez eux tombe,
Disant au grenier neuf qu'il gît sur une tombe,
Très vite il s'attira la haine des maisons,
Du marché, du grenier, de l'église à raison.

Or pendant qu'il dormait, une nuit taciturne,
Le village pria le tout puissant Saturne
Qui rit des prétentions de ce petit palais.
Pour déprimer l'orgueil, il n'eut qu'à se baisser
Et jeter sur ces murs son souffle lithophage
Qui balaya d'abord ses somptueux étages.

Le palais, sans seigneur, vite se dégradra.
D'abord sur la peinture, on vit quelques éclats,
Puis elle s'effaça révélant un faux marbre
Sur lequel vint pousser le rejeton d'un arbre.

« Frères ayez pitié du palais seigneurial
Qui protégea du vent et de son arsenal
Tant le mur de torchis que le mur fait de briques !
Aidez à redresser, fût-ce en soins basaltiques,
L'antique gardien d'un sénateur de Rome ! »

« Tu n'as qu'à demander l'assistance des hommes ! »

Renaud Cousin



La Rencontre, Gillis van Tilborgh

Par la vierge vendue qu'on a déshabillée
La prière F.Jammes

ils sourient tous un peu
seul le chien fidèle
furieux du marchandage
aboie contre l'ignominie
la rencontre hypocritement courtoise se déploie
au-dessus du vallon fertile
piqueté de châteaux
on sent le calme des grandes tragédies
juché sur l'immense cheval de luxe
trop majestueux pour être honnête
le riche chasseur au chapeau
salue l'entremetteuse
au citron d'amour amer
qui désigne le prédateur à la jeune proie
les troubles éventails signent le pacte
la pauvrete lève un peu sa robe
déjà
tout au bord se cache une femme coiffée
du chapeau des convenances
et recouverte de l'honnête collerette
elle est la prude morale qui observe
son sourire souligne

joie du malin
qu'elle se régale du monstrueux échange
justifiant sa vertu
et j'éprouve un vif malaise
à constater que mon regard
relève tout compte fait
d'un voyeurisme équivalent

Raymond Prunier



Scène de naufrage, Simon de Vlieger

Claquement de voiles, craquements sinistres
Du mat qui s'envole dans la brume
Crissements de dents...
Où suis-je ? Où vais-je ?

Océan, mon bel océan, je t'ai toujours aimé.
Jour après jour, je suis revenu vers toi,
En tremblant si souvent, sans jamais me lasser.

Océan, mon bel océan, je t'ai toujours aimé.
De tes brumes matinales aux froides bises hivernales,
De tes vagues ensoleillées dansant sous la brise
Aux féroces écumes des jours de tempête.

Océan, mon bel océan, je t'ai toujours aimé.
Et en amant jaloux, tu viens ce jour ôter ma vie...
Me voici qui nage désespérément vers ce rocher
Comme l'ultime rempart au-delà du dernier voyage.

Océan, mon bel océan, je t'ai toujours aimé.
Tu demeurais en moi lors même que je te quittais
Pour de brèves escales langoureuses dans les bras de ma
mie.

Océan, mon bel océan, je t'ai toujours aimé.
En cette nuit d'effroi pourtant, j'ai tellement peur, j'ai
tellement froid.
Puisse ton fluide manteau m'emporter vite et doucement
Vers ces eaux primordiales qui m'ont vu naître !

Océan, mon bel océan, ma sépulture,
Qui songera bientôt au marin disparu ?
Fais que raies et baleines en d'ultimes caresses
Songent parfois à honorer mes vieux os.

Océan, mon bel océan, mon ultime horizon
Que sont mes compagnons devenus ?
Nul appel. Juste les hurlements des mouettes
Qui entament notre oraison funèbre.

Océan, mon bel océan, je t'ai pourtant toujours aimé.
Tu offres un tombeau infini et mouvant
A mon pauvre coeur affolé qui n'était pas prêt à cesser de
battre.
Que chaque flux et reflux témoigne à jamais de mes
dernières larmes.

Océan, mon bel océan, je t'ai toujours aimé.
A cet instant où mon âme triste va se fondre en toi,
Je songe à celle presque déjà veuve qui m'attend
tendrement au port.
Avec vénération, elle viendra peut-être parfois tremper
ses pieds menus sur la plage pour mieux me retrouver.
Ma petite voix me dit qu'une douce lumière approche et
qu'un jour nous serons enfin réunis.

Babette Delamarre



**Orphée charmant les animaux,
Sinibaldo Scorza**

Orphée, secret prince de coeur de toute âme vivante, Apollon t'a doté d'une mystérieuse et précieuse magie.

Que tu es beau paisiblement assis sur cette sombre roche ; elle vibre innocemment sous tes pieds.

Vois comme tout ce qui vit ici est sensible au doux son de ta lyre. Tu y ajoutas deux cordes, celle de l'innocence et celle du coeur. Quelle secrète sagesse t'initia ?

Vois, comme nous accourons tous, au galop, ventre à terre ou à tire d'ailes avant même que ta voix miellée ne se soit fait entendre.

Nous, peuple animal, venons saluer en toi une rayonnante divinité.

Dans les tendres lueurs rosées du crépuscule, tu nous es un après-midi d'été, un foisonnant banquet de noce. Tu nourris notre coeur trop souvent meurtri par l'homme.

Oubliées les orgiaques ménades, leur folie meurtrière, leurs mâchoires assoiffées de chair fraîche, leurs hurlements furibonds. Cette nuit, notre âme palpitante ne s'éteindra pas sur l'autel de Dionysos...

Ton corps musclé révèle tant de grâce ! Ta flamboyante chevelure bouclée, tes doigts fins, ton visage racé déploient autour de toi une tendresse toute féminine. Ici tout est joie. Il n'est plus de faim, plus de soif, plus de peur.

Moi, le cheval, j'ai galopé jusqu'à toi crinière au vent et je viens de mon équine puissance souligner ta force protectrice. Vois la tendre chaleur de ma compagne qui hennit son bonheur. Derrière moi, un jeune charme

t'observe de ses grands yeux étonnés. Entends la sève qui bouillonne en ses racines pour célébrer ta venue.

Il n'est plus de faim, plus de soif, plus de peur, juste le miracle infini de cet instant.

Moi, le lion, je dépose ici et maintenant ma royauté à tes pieds. Tout besoin est oublié. Avec ma mie, je me laisse nostalgiquement bercer par tes notes. Il n'est plus de faim, plus de soif, plus de peur, juste le miracle infini de cet instant.

Nous âne, boeuf, brebis, bélier, bouc, vache, chèvre, mouflon et moutons nous couchons à tes pieds. L'estomac repu, nous savourons ton chant divin et contemplons cette foule hétéroclite et bienveillante. Des quatre coins de l'horizon, renne, dromadaire et éléphant ont rejoint notre assemblée... Même le loup solitaire, le timide renard, les singes facétieux sont venus ce soir. Il n'est plus de faim, plus de soif, plus de peur, juste le miracle infini de cet instant.

Moi, le chien, je renonce à chasser ce soir le lapin tranquillement abandonné au charme de ta lyre. Je me couche nonchalamment devant toi. Cette nuit, nulle bête à protéger, nul labeur. Tu m'ouvres à un monde meilleur où il suffit d'être. Nulle envie ce soir de pourchasser le cerf élégamment couché derrière le lynx songeur... Il n'est plus de faim, plus de soif, plus de peur, juste le miracle infini de cet instant.

Canards, oies, grues, hérons, faisans, hirondelles... dans toute la gente ailée, ce n'est que frémissement de plumes qui portent au lointain l'écho de ta douce mélodie portée en toute cime. Bruissement de feuilles,

bourdonnements, gazouillis, chacun témoigne à sa façon de ton merveilleux message. Il n'est plus de faim, plus de soif, plus de peur, juste le miracle infini de cet instant.

Dame licorne s'est unie à nous, effleurant à peine le sol de ses sabots, frôlant délicatement les branches tendues vers elle. Chacun s'émerveille de cette âme si pure... Des faunes sagement assis te contemplent pensifs. Dans le jour qui décline, chacun reçoit ton invisible étreinte. Il n'est plus de faim, plus de soif, plus de peur, juste le miracle infini de cet instant.

Babette Delamarre



L'Enlèvement de Chloris, Cosimo Ullivelli

Pourquoi venir de Thrace cueillir cette jeunesse ?
Impassibles et froids, tes bras ensèrent ta proie.
En ta puissance, nul amour, nulle tendresse ;
Nul doute ne t'habite malgré son effroi.

Regard éteint, barbe blanchie sous l'écume,
Tu viens souffler, Zéphyr, une amère tempête.
Vois ce corps pâmé, c'est ta dernière conquête,
Qui ne veut te suivre en ta caverneuse brume.

La blonde nymphe s'abandonne, sa vie s'enfuit.
Soudain, elle ne voit plus le soleil qui luit.
Son coeur palpite si fort qu'elle voudrait
l'éteindre.

Un jour, tu consoleras cette âme perdue
Qui ne t'offre sa joie en sa vie trop ardue.
Il te faudra mille fleurs pour son coeur éteindre.

Babette Delamarre



**Détail de *l'Enlèvement de Chloris*,
Cosimo Ulivelli**

Tu vois ce regard sombre
Il se croit tout permis
Il dit Oui je peux prendre
Embarquer avec moi ce qui me fait envie
Je l'ai voulu et c'est ainsi
Tu vois ce regard lointain
Il voudrait fuir
De ce corps qu'on retient
Il serait déjà loin
Si des mains n'avaient agrippé sa chair
Désir de posséder
Situation non désirée
Garder pour soi
S'échapper de ces bras
Serrer plus fort
Se démener pour s'en aller
Étreindre encore
Quitter son corps
Ça y est
Abandonner
Pas totalement
Éclore
Devenir Flore

Laury Versin



Roger délivrant Angélique, Filippo Napoletano

Le cri de Roger

Quelle est cette beauté magique
Qui a mis mon âme au brûlot ?
Son doux cri me vient en écho
Et j'en reste comme extatique.

N'est-ce pas la belle Angélique
Pour qui se brûle aussi Renaud
Et Roland et toute la clique,
Qui mit leurs âmes au brûlot ?

Quelle est cette horreur biologique
Qui la veut perdre de ses crocs ?
Transperce, mon pieu, ce maraud,
Et sauve la belle Angélique
Qui a cette beauté magique !

Le désespoir d'Angélique

Malheur à toi, pauvre Angélique !
La mort est là au fond des eaux
Où resteront toujours tes os
Dans cette bête terrifiante !

Ce corps d'albâtre magnifique
Est la source de tous mes maux.
Malheur à toi, pauvre Angélique :
La mort est là au fond des eaux !

Quelle est cette vue mirifique ?
Que vois-je dans les cieux là-haut ?
Ce monstre aura dans son repos
A digérer trois corps statiques ...
Malheur sur toi, pauvre Angélique !

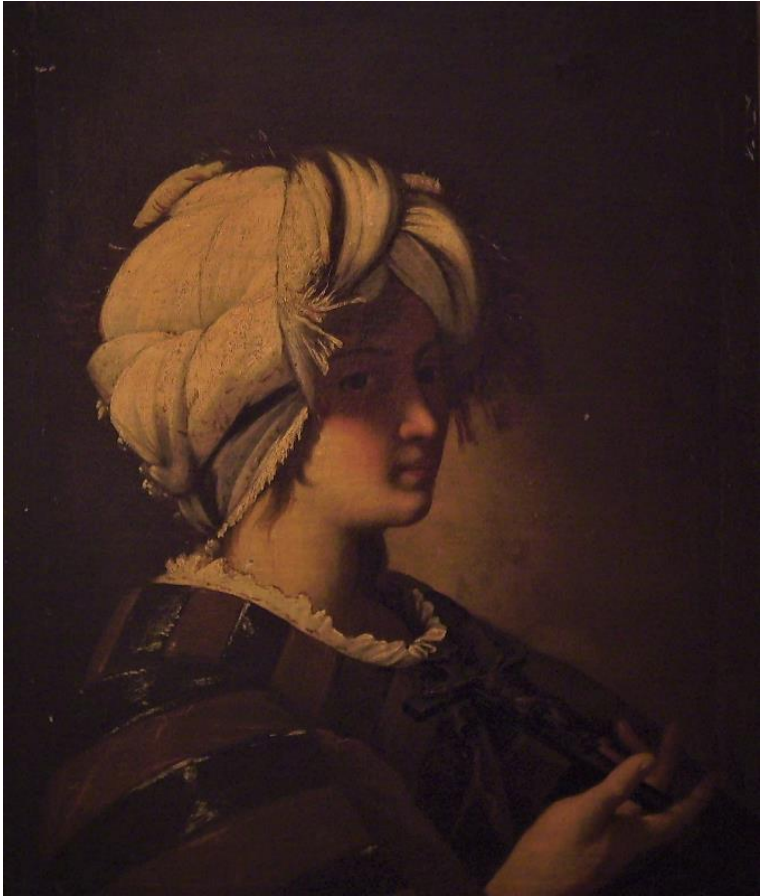
La plainte du monstre

Je brûle pour vous Angélique
D'un amour si pur et si beau
Que j'en couvrirais de cadeaux
Vos pieds d'albâtre magnifique.

Mais dans ce faciès horrifique
Mes baisers ne vous sont que crocs.
Puis-je brûler, belle Angélique,
D'un amour si pur et si beau ?

Qu'il soit juste ou qu'il soit inique,
Je vois déjà que ce héros
Vous portera loin de mes flots.
Et je répète, nostalgique :
Je brûle pour vous Angélique.

Renaud Cousin



**Portrait de Béatrice Cenci,
Anonyme romain du XVIIe siècle**

Se tenir, droite et fière dans l'ouragan des émotions...

Vaut-elle la peine d'être vécue cette existence avilie où celui qui devrait vous protéger tente de vous infliger l'irréparable blessure ?

Vaut-elle la peine d'être vécue cette existence avilie où le juge s'acharne à défendre le criminel avec un zèle qui n'égale que l'incapacité à ouvrir son cœur.

Vaut-elle la peine d'être vécue cette existence avilie où plus jamais, je n'aurai su me trouver digne d'un homme véritable.

Je n'ai pas connu l'amour mais seulement la peur d'être salie à tout jamais au plus profond de moi.

Je n'ai pas connu l'amour mais seulement la terreur quand nuit tombante, je glissais un large couteau sous mon édredon.

Je n'ai pas connu l'amour mais seulement l'infinie tristesse de mes rêves brisés.

Je n'ai pas connu l'amour mais seulement l'immense désespoir de celle qui ne sera jamais mère.

Seigneur donne-moi de te sentir près de moi à l'heure où le bourreau s'en viendra trancher ma nuque fragile. Serre bien ma main dans la tienne. J'ai peur de manquer de courage, j'ai froid.

Je pleure pour les miens sacrifiés eux aussi. Ferme leurs yeux avec amour à l'heure où la hache s'en viendra voler leur jeune vie.

Babette Delamarre



**L'Oiseau mort,
Anonyme français, fin XVIIIe siècle**

La porte de ta cage est à jamais ouverte.

Tu as sans doute rêvé chaque matin de la découvrir ainsi, offrant à tes ailes un espace où se déployer enfin.

Je pleure aujourd'hui sur ta vie perdue, sur ta vie gâchée. J'écoute le silence, lourd de tes chants disparus.

Ma gorge se serre. Ces notes mélodieuses ne sont-elles pas trop longtemps sorties de ton gosier que pour exprimer humblement, presque héroïquement l'énergie de ton désespoir.

Jamais tu n'as eu faim ou soif. Jamais non plus tu n'as goûté la fraîcheur de l'eau d'un ruisseau ou la délicatesse d'une graine picorée à même l'épi.

Comme la fleur qui flétrit en son vase, tu n'as pu accueillir, en ton printemps, la caresse du vent ou la douceur d'un nid.

Jamais tu n'eus à redouter les crocs d'un chat ou d'un écureuil sur ton tendre poitrail. Je fus assez sotte chaque jour pour me réjouir de te procurer la sécurité.

Jamais non plus, tu n'eus la joie de prendre ton essor. Jamais tu n'as connu la fierté d'avoir échappé à tes prédateurs ni vécu ces précieux instants où la vie se fait or. Nulle peur... Nulle joie...

Jamais ton corps ne connaîtra les frémissements de l'amour, l'émoi qui surgit à l'écho d'un pépiement amoureux.

Jamais tes ailes ne se déploieront. Jamais tes pattes ne sautilleront d'une mousse à l'autre...

Jamais tu n'y collecteras de quoi façonner l'abri de ta famille.

Je pleure sur ton petit corps froid enterré respectueusement ce matin.

Je pleure sur moi, gardienne de ta geôle dorée et de ton ennui.

Je pleure sur mon âme trop longtemps endormie, sur mon corps mou et flétri qui, comme le tien, a accepté la servitude de rôles choisis par d'autres.

Je fus une épouse attentionnée et obéissante. Mon mari ne me protégeait-il pas du froid, de la faim et de la soif ?

Je fus une mère dévouée qui toujours s'oublia parce qu'elle croyait qu'il devait en être ainsi.

Et me voici seule dans la pâle lueur du jour. Mon époux s'en est allé vers d'autres cieux, mes enfants m'ont oubliée.

Et voilà que toi aussi tu t'éteins. Quelle lumière vacillante pourrait ce matin rallumer la flamme ?

Comment désormais te remercier pour les sacrifices chaque jour consentis ?

Demain, j'irai par les chemins jusqu'à la grande forêt.

Demain, j'écouterai l'eau frémissante du ruisseau.

Demain, je marcherai sur les moelleux tapis de mousse.

Demain, j'entendrai la mystérieuse symphonie du peuple oiseau. Puisse-t-elle m'enseigner la vraie sagesse.

Demain, j'honorerai ta vie et la mienne.

Une intime magie réunira nos âmes pour célébrer la beauté de la vie.

Babette Delamarre



**Portrait d'Antoine de La Roque,
Copie d'après Antoine Watteau**

Ode à La Roque

Figurez-vous un homme militaire,
L'épée brandie arrosant l'ennemi
De lourds jurons, et d'une main altière
Qui fait trembler protégeant ses amis.
Existe-t-il plus craint sur cette Terre ?

Figurez-vous un boulet meurtrier,
Traîtreusement par quelque anglais ingambe
Tiré de loin, frappant ses étrières,
Et qui d'un coup, lui emporte la jambe.
Existe-t-il plus rageant sur la Terre ?

Figurez-vous un poète accompli
Qui fait danser et chanter le sublime,
Dont le vers tient tout l'opéra rempli,
Qui porte aux cieus la magie de la rime.
Existe-t-il plus de talent sur Terre ?

Figurez-vous qu'au doux son de sa lyre
On eût ému le pire carnassier,
Qu'il eût la faim motivant son délire
Que comme un chiot, il se mît à ses pieds.
Existe-t-il plus heureux sur la Terre ?

Figurez-vous un brillant journaliste
Et protecteur de grands littérateurs,
Lui-même illustre au nombre des artistes,
Chantre du temps et qui jamais ne meurt.
Existe-t-il plus glorieux sur la Terre ?

Figurez-vous la gloire de Mercure
Qui à jamais chantera les honneurs
Des immortels de la littérature,
Grâce à cet homme humble dans sa grandeur.
Existe-t-il plus auguste sur Terre ?

Figurez-vous qu'un seul homme est cela,
Et le plus grand qui marqua son époque,
Dont chaque fait est comme un coup d'éclat.
Regardez-le, monsieur de La Roque.
Existe-t-il plus de lauriers sur Terre ?

Renaud Cousin



**Jérôme méditant sur un crâne,
Joseph-Marie Vien**

Sans Regret

Suis-je réellement consciente de ma mort
prochaine ?

Ai-je vraiment conscience que tout peut s'arrêter ?
Du jour au lendemain, j'aurai trépassé.
Laisant derrière moi famille et amis
Laisant peut-être père, mère démunis.

Même si je vivais cent ans
Assez longtemps pour être vieille
Serais-je pour autant
Vide de regrets ?
Je préférerais.

Ne pas avoir à me demander :
« Ce pour quoi tu étais là,
Es-tu sûre de l'avoir fait ?
Et ces idées non matérialisées,
Pourquoi les as-tu gâchées ? »

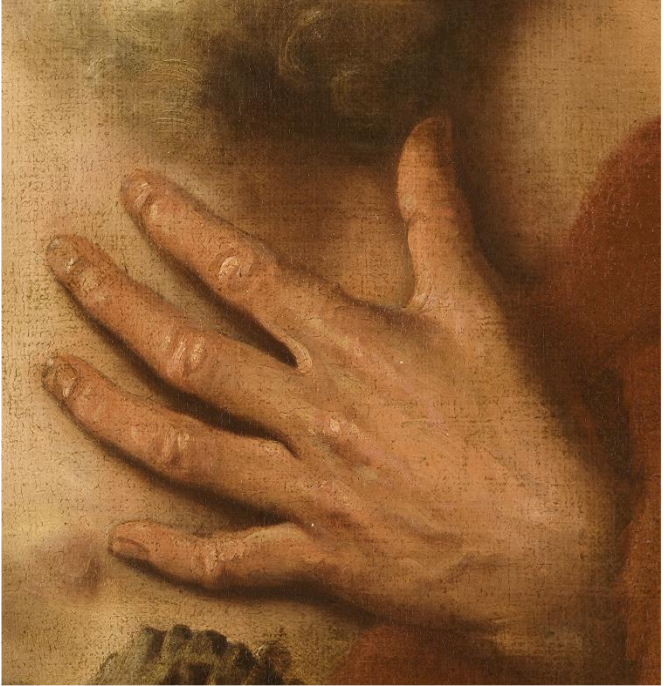
Bon sang.
Tout ce temps perdu à râler
Salive gaspillée.
Ce jour-là, il sera trop tard
Pour les regrets.

Vieille âme dans un corps jeune
Elle passe vite cette vie
Trop rapide pour perdre ton temps
Trop courte pour le dilapider
En hésitations, craintes et doutes.

Quand je serai sur mon lit de mort
Peut-être vieille et toute ridée
Que pourrais-je bien regretter ?

De ne pas avoir osé.
Alors... Qu'attends-tu ?

Laury Versin



**Détail de *Saint Jérôme méditant sur un crâne*,
Joseph-Marie Vien**

Au terme d'une vie

Sur mon front haut tombe le crépuscule.
Mon dos se voûte et mon corps devient lourd.

Devant la mort, faut-il que je recule
Ou bien faut-il l'accueillir en amour ?
Je pensais loin la venue de ce jour.
Quand est si proche l'heure du trépas,
Des feux de Dieu percevant les éclats,
Une question me semble alors obvie,
M'emplit l'esprit et qui s'impose à moi :
« Ai-je toujours bien agi dans ma vie ? »

Tout mon passé sous mon front se bouscule.
Je vois le vice auquel j'ai été sourd
Croître au soleil comme la renoncule
Qui dans son sein cache un sombre vautour.
N'est-il de charme qu'aux pieux discours ?
Le regret gagne comme un feu grégeois
L'âme qui doute et en elle se bat,
Et des feux purs vers d'autres se dévie,
Et qui, tous jours, dans l'ombre se dira :
« Ai-je toujours bien agi dans ma vie ? »

A mon vieux front tout semble ridicule :
Ma traduction, de Damase la cour,
Mon monastère et tous mes opuscules.
Tout accompli y gagné-je un retour ?
Je rêve alors d'atours et de velours.
Ne parlons pas d'aller jusqu'aux ébats,
Mais au moins voir ou prendre dans mes bras
Est le doux rêve que mon âme envie.
Enfin comblée, elle ne dira pas :
« Ai-je toujours bien agi dans ma vie ? »

Prince Jésus, de grâce écoutez-moi !
Je suis ici un peu votre légat.
Donnez la paix à mon âme asservie
Et, par pitié, consolidez ma foi.
Ai-je toujours bien agi dans ma vie ?

Renaud Cousin



**Le tunnel du Pausilippe à Naples,
Hubert Robert**

Noir basaltique de cette grotte près de laquelle on
t'ensevelit

Virgile ! Ton spectre rôde-t-il parmi ses silhouettes
anonymes ?

Ses silhouettes que la lumière découpe de ses ciseaux
dans la nuit.

Mon oeil quitte la clarté pour discerner les ombres qui
s'animent

Aux recoins obscurs du Pausilippe où toi, l'auguste
géant, végète.

Ton ombre par d'autres ombres, bien vivantes, foulée
sans relâche

Sous les sandales impatientes qui se moquent bien
d'un poète

Par les siècles banalisé, à la ruine du tombeau où les
pierres se détachent.

*Mantoue t'a donné la vie, la Calabre te l'a ôtée,
Naples maintenant te garde.*

Tu as chanté les pâturages, les campagnes, les héros.

Mariel Hennequin



Madame Adelaïde, Elisabeth Vigée-Lebrun

Lettre d'Elisabeth Vigée Lebrun à Madame Adelaïde, écrite en 1791, avant de peindre ce tableau. Elles viennent toutes deux de fuir la Révolution française.

je vous peindrai comme un miroir
ovale et doux
on entendra votre voix
car j'ai gardé en mémoire
ces mots apaisants dont vous avez usé
lorsque le carrosse nous emporta
loin des furies de Paris
et de ses affreux sursauts de foule
je vous ferai un reflet apaisé
vous m'avez sauvée de l'effroi
je rendrai hommage à votre teint
palpitant et joyeux
vous avez tant souri de mes terreurs
trouvant chaque fois que j'étais en panique
ce chant consolant de la douce alarme
qui va s'estompant dans la fierté de soi
ah tiens je me souviens des chansons
il pleut il pleut bergère
sur le Chemin des Dames
(par vous je crois ainsi nommé)

c'était il y a longtemps
mais vous verrez vous ne vieillirez plus
dans le miroir que j'envisage
vos traits jamais ne bougeront
ce sera peinture contre nature
mon art l'emportera contre le temps
votre visage demeurera limpide
tous mes pinceaux tout mon talent
se mettront à votre service
vous ne craindrez plus rien
tandis qu'on envisage de couper les têtes à Paris
je sauverai la vôtre doublement
et de ces révoltés féroces
absurdement bruyants
et du temps qui passe silencieusement sournois
mille fois plus cruel que nos Français
c'est la tâche des peintres
- et de moi donc rare femme artiste -
de fixer le mouvant du miroir
de sauver la vie la vôtre
et ce faisant la mienne propre
c'est ainsi que insolemment élégantes
nous irons faire éclater
face au monde fou
notre présence immortelle apaisée raisonnable

Raymond Prunier

Les oeuvres reproduites dans ce recueil proviennent toutes du musée Jeanne d'Aboville. Les droits des photos sont réservés : **RMN Grand Palais/Benoit Touchard**, sauf :
pages 3, 27, 29, 33, 37, 53, 55 : **MJAboville/La Fère**
page 41 : **C2RMF/Thomas Clot**
page 45 : **Florence Adam**

Les textes et poésies reproduits dans ce recueil restent la propriété de leurs auteurs respectifs dont le nom est mentionné à la fin de chaque texte, et la diffusion n'en est autorisée que s'il y a mention du nom de l'auteur et reproduction à l'identique.

Nous remercions les éditions Le Lys Bleu qui ont autorisé la reproduction du texte *Sans regret* de Laury Versin.

Ce recueil est édité par le musée Jeanne d'Aboville, pour la Ville de La Fère.

MJAboville, 5 rue du Général de Gaulle, La Fère

Réalisé et mis en page par Mariel Hennequin et mis à disposition du public de manière gratuite et en libre diffusion dans le respect du droit d'auteur.